

# Marguerite Yourcenar sur les pas de Murasaki Shikibu: «Le Dernier amour du prince Genji»<sup>1</sup>

Yvonne Y. Hsieh

*University of Victoria, British Columbia*

Dans un entretien avec Matthieu Galey, Yourcenar exprime sa grande admiration pour la romancière japonaise Murasaki Shikibu et pour son roman le *Genji monogatari*, qu'elle a lu dans la traduction anglaise d'Arthur Waley (parue en 1933).

Quand on me demande quelle est la romancière que j'admire le plus, c'est le nom de Murasaki Shikibu qui me vient aussitôt à l'esprit, avec un respect et une révérence extraordinaires. C'est vraiment le grand écrivain, la très grande romancière japonaise du XI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire d'une époque où la civilisation était à son comble, au Japon. En somme, c'est le Marcel Proust du Moyen Age nippon: c'est une femme qui a le génie, le sens des variations sociales, de l'amour, du drame humain, de la façon dont les êtres se heurtent à l'impossible. On n'a pas fait mieux, dans aucune littérature.<sup>2</sup> (*Les Yeux ouverts*, p. 110-111)

Et lorsque Matthieu Galey lui demande si cette oeuvre l'a influencée d'une manière ou d'une autre, Yourcenar répond: «Certes, je n'ai jamais rien écrit de pareil! [...] et le génie de Murasaki est inimitable, mais cet exemple a dû affiner ma sensibilité, à coup sûr» (p. 111).

Malgré ce qu'elle dit sur «l'inimitabilité» du génie de Murasaki Shikibu, Yourcenar a été tentée de l'émuler, puisqu'elle a écrit dans les années 30 une nouvelle intitulée «Le Dernier Amour du Prince Genji».<sup>3</sup> Elle explique à Matthieu Galey ce qu'elle a voulu faire dans ce petit texte: «C'est un effort pour évoquer ce que peut être cette page laissée blanche dans le roman de Murasaki, cette page dont le titre est tout simplement 'Disparition dans les nuages'. C'est la mort de Genji. Nous avons appris qu'il s'était retiré dans un monastère, ensuite, sauf ce titre, nous ne

savons plus rien. Alors j'ai tâché d'imaginer ce qui se passait» (p. 109). Effectivement, dans le roman japonais, qui consiste en 54 chapitres, la mort du héros n'est pas racontée mais est censée avoir eu lieu entre les chapitres 41 et 42. A la fin du chapitre 41, nous voyons le prince en train de préparer sa retraite du monde un an après la mort de sa femme préférée; puis, au tout début du chapitre suivant, nous apprenons que Genji le Resplendissant est mort. Dans certaines éditions japonaises, un titre supplémentaire — suivi d'aucun texte — est donné entre les deux chapitres, ce titre «Lumière derrière les nuages» suggérant la mort de Genji le Resplendissant.<sup>4</sup>

Yourcenar a donc voulu combler cette lacune dans le roman de Murasaki Shikibu, relevant ainsi le défi de recréer un monde d'un autre temps et d'une autre espace, comme elle se plaît à faire dans presque toute sa production littéraire. Elle a choisi pour héroïne une des femmes moins importantes dans la vie de Genji, la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent.<sup>5</sup> Dans la nouvelle de Yourcenar, après que Genji s'est retiré du monde, la Dame lui rend visite trois fois, voulant absolument partager sa retraite. La première fois qu'elle arrive dans son ermitage, elle en est durement chassée. Elle revient une deuxième fois, déguisée en jeune paysanne naïve. Profitant de la cécité du prince, elle réussit à le séduire. Malheureusement, quand elle avoue à Genji qu'elle connaît sa vraie identité, celui-ci se fâche qu'on lui rappelle sa propre jeunesse et la chasse de nouveau. Elle fait cependant une dernière tentative. Déguisée en jeune bourgeoise, elle parvient encore une fois à redevenir la maîtresse de son mari et reste auprès de lui jusqu'à la mort de Genji. Sur son lit de mort, Genji se souvient de toutes les femmes qui lui ont inspiré de l'amour. Sur cette longue liste figurent même la jeune paysanne et la jeune bourgeoise qu'il a aimées dans son ermitage (la Dame déguisée): le seul nom omis de la liste, c'est précisément celui de la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent.

On pourrait poser cette question: à quel point Marguerite Yourcenar a-t-elle réussi dans le projet qu'elle s'était proposé, de «faire rêver à ce qu'eût été cet épilogue si Mourasaki elle-même l'avait composé» («post-scriptum» aux *Nowelles orientales*, écrit en 1978, 148)? Evidemment, il n'est guère facile de comparer une nouvelle de 10 pages et un roman de 1000 pages, couvrant une période de 75 ans, trois générations, quatre règnes impériaux et présentant plus de 500 personnages. Il me semble tout de même possible d'identifier des ressemblances ainsi que des différences entre les deux textes dans les thèmes, dans la présentation des personnages, et surtout, dans le concept de l'amour.

Tout comme Murasaki Shikibu dans son roman, Yourcenar évoque souvent dans sa nouvelle les changements de saison, et la mélancolie associée avec l'automne et l'hiver. Elle reprend deux thèmes prédominants dans le *Genji monogatari*: le passage du temps et la beauté éphémère de tout être. Elle reprend également le conflit entre le désir de renoncer au monde chez Genji (l'idéal bouddhiste étant de se consacrer tout entier à la vie spirituelle, afin de préparer les vies à venir), et les liens amoureux qui rattachent toujours le prince au monde. Dans le roman japonais, Genji est tenté de se retirer du monde dès sa jeunesse, mais parvient seulement à réaliser ce voeu après la mort de Murasaki, le grand amour de sa vie, lorsqu'il a déjà dépassé la cinquantaine. Dans la nouvelle de Yourcenar, après s'être laissé séduire une première fois par la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent, Genji s'en veut de ce moment de faiblesse:

Pendant les semaines qui suivirent, Genji resta seul. Il souffrait. Il s'apercevait avec découragement qu'il était encore engagé dans les leurre de ce monde, et fort peu préparé aux dépouillements et aux renouvellements de l'autre vie. La visite de la fille du fermier So-Hei [la Dame déguisée en paysanne] avait réveillé en lui le goût des créatures aux poignets étroits, aux longues poitrines coniques, au rire pathétique et docile (p. 68).

Malgré ces ressemblances thématiques, la nouvelle de Yourcenar s'éloigne radicalement à beaucoup d'égards du roman de Murasaki Shikibu. Tout d'abord, dans la présentation de l'héroïne, la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent. Yourcenar nous la présente ainsi:

C'était une ancienne concubine de moyenne naissance et de médiocre beauté; elle avait fidèlement servi de dame d'honneur aux autres épouses de Genji, et, pendant dix-huit ans elle avait aimé le prince sans jamais se lasser de souffrir. Il lui rendait de temps à autre des visites nocturnes, et ces rencontres, bien que rares comme des étoiles dans une nuit pluvieuse, avaient suffi à éclairer la pauvre vie de la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent. Ne se faisant d'illusions ni sur sa beauté, ni sur son esprit, ni sur sa naissance, la Dame, seule parmi tant de maîtresses, gardait à Genji une douce reconnaissance, car elle ne trouvait pas tout naturel qu'il l'eût aimée (p. 63-64).

Ce portrait ne correspond qu'en partie à celui de la Dame dans le *Genji monogatari*. Il est vrai que dans le roman de Murasaki Shikibu, la Dame en question ne se distingue ni par sa beauté, ni par son esprit, ni par sa naissance. Pourtant, elle n'a jamais servi de dame d'honneur aux autres épouses du prince. Au contraire, bien qu'elle n'ait jamais inspiré un grand amour chez Genji, elle occupe une place relativement importante dans sa vie, puisqu'elle habite dans sa résidence principale à Rokujo. Cette résidence a été construite pour loger quatre femmes: une fille adoptive de Genji qui est devenue impératrice, et trois de ses épouses — Murasaki, son épouse principale et préférée, la dame d'Akashi qui lui avait donné une fille (cette fille, élevée par Murasaki, deviendra elle aussi impératrice), et la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent. Plus tard, Genji épousera une jeune princesse qui sera également accueillie à Rokujo. Les autres dames moins importantes — que Genji visite beaucoup plus rarement — sont logées dans une résidence secondaire à Nijo. Ainsi, la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent ne se trouve déjà pas parmi les «moindres» du fait même qu'elle habite dans la résidence principale du prince. Ensuite, Genji lui fait preuve de sa confiance en la priant de s'occuper de son fils Yugiri (dont la mère est morte à sa naissance), et plus tard, d'une autre fille adoptive. Encore plus tard, elle aura dans sa charge deux des nombreux enfants de Yugiri. Alors, même si elle n'a pas d'enfants biologiques, elle joue le rôle de mère et de grand-mère adoptive. Parmi toutes les femmes de Genji, c'est en fait elle qui a souffert le moins. D'autres personnages font l'éloge à maintes reprises de sa douceur et de sa gentillesse. Elle est toujours présentée comme docile, peu exigeante, modeste, effacée, serviable et complètement fiable, et c'est précisément pour ces qualités que Genji l'apprécie.

Or, si l'amour-passion joue un rôle considérable dans le *Genji monogatari*, il ne manque pas non plus d'exemples de l'amour-charité ni de l'amour-sympathie. On retrouve un parfait exemple de l'amour-sympathie dans le couple Genji et la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent. Cet amour-sympathie, si rare dans la littérature, est clairement décrit dans deux passages du roman. Le premier passage se situe dans le contexte d'une courte visite que Genji rend à la Dame un jour de l'an, lorsqu'il fait la tournée de toutes ses femmes. Je cite la traduction anglaise de Waley puisque c'est celle qu'a lue Marguerite Yourcenar:

For many years past his affection for her had remained at exactly the same pitch, never flagging in the slightest degree, and at the same time never tempting him to the extremest forms of intimacy.

In this way there had long ago grown up between them a relationship far more steady and harmonious than can ever exist between those who are lovers in the stricter sense of the term.<sup>6</sup> (Waley, ch. 23, p. 469)

Deux chapitres plus loin, Genji vient passer une nuit chez la Dame. Ils conversent pendant longtemps, puis se retirent à des lits séparés:

He and the Lady from the Village of Falling Flowers had for years past been on terms merely of ordinary confidence and friendliness. It was assumed on this occasion as on others that they would presently retreat each to a separate resting-place. How and why had this assumption first begun? He could not remember ... .

Après un échange de poèmes, ils vont se coucher:

He found that she had given up her own bed to him, and had all her things carried to another place. Had she not seemed so convinced that anything in the way of greatest intimacy was out of the question, he might have felt inclined on this occasion to suggest a different arrangement.<sup>7</sup> (Waley, ch. 25, p. 499-500)

D'après ses deux passages, il est clair que les rapports entre Genji et la Dame se sont transformés depuis longtemps en une belle amitié platonique, et que la Dame ne se sent pas particulièrement délaissée pour autant. Quant aux rapports entre la Dame et les autres épouses de Genji, ils sont également caractérisés par l'amitié et la coopération plutôt que par la rivalité. La Dame aide souvent Murasaki (la femme principale de Genji) dans des préparatifs de fêtes importantes. Lorsque Murasaki sent s'approcher sa mort, elle est triste de penser qu'elle ne reverra plus ces dames qui ont été ses rivales mais aussi ses amies. Dans leur dernier échange de poèmes, la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent et Murasaki expriment le souhait que les liens qui les réunissent durent au-delà de la mort et pour toutes les vies à venir.

Il est donc surprenant de voir cette femme si douce, calme, effacée et contente sous la plume de Murasaki Shikibu se métamorphoser sous celle de Marguerite Yourcenar en un être agressif, rusé, et à la fin rongé par la jalousie, désespéré.

Relisons la fin de la nouvelle. Le prince Genji ayant terminé la liste des bien-aimées sans mentionner La Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent, celle-ci

se pencha sur lui et murmura toute tremblante:

—N'y avait-il pas dans ton palais une autre femme, dont tu n'as pas prononcé le nom? N'était-elle pas douce? Ne s'appelait-elle pas la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent? Ah, souviens-toi ... .

Mais déjà les traits du prince Genji avaient acquis cette sérénité qui n'est réservée qu'aux morts [...]. La Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent se jeta sur le sol en hurlant au mépris de toute retenue; ses larmes salées dévastaient ses joues comme une pluie d'orage, et ses cheveux arrachés par poignées s'envolaient comme de la bourre de soie. Le seul nom que Genji avait oublié, c'était précisément le sien (p. 74-75).

D'abord, il faut noter que la violence crue des sentiments exprimés ici détonne sur le fond du monde aristocrate hautement raffiné du Japon de l'époque de Heian (9e — 12e siècles), où toute émotion s'exprime et se communique — du moins dans la littérature — plutôt par le biais de l'écriture poétique, de la peinture et de la musique. Les femmes et les hommes pleurent souvent dans le roman de Murasaki Shikibu, mais jamais ils ne hurlent en se jetant par terre ni ne s'arrachent les cheveux. De plus, les femmes ne prennent jamais l'initiative de séduire les hommes. C'est aux personnages masculins de faire cette tentative, souvent en recourant à des ruses, par exemple en se déguisant ou en soudoyant les servantes pour se faire admettre auprès des dames courtisées. La seule exception à cette règle dans le *Genji monogatari*, c'est la vieille Naishi, une dame cultivée mais trop coquette qui ne demanderait pas mieux que d'avoir une liaison avec le jeune et beau Genji et qui le poursuit ouvertement. Elle est, bien sûr, un personnage comique et un objet de ridicule dans le roman.<sup>8</sup>

Déguisée en jeune paysanne, la Dame dans la nouvelle de Yourcenar séduit Genji par la beauté de son corps. Or, dans le roman de Murasaki Shikibu, aucune femme aristocrate ne séduit un homme uniquement par ses attraits physiques. Les grandes dames de l'époque se cachaient soigneusement de tout homme, même de leurs frères, ne leur adressant la parole que dissimulées derrière un écran ou des

rideaux, et entourées de servantes. (Il était interdit à Yugiri, le fils de Genji, de voir ou même d'entendre parler Murasaki, sa belle-mère.) La connaissance se faisait par un échange de poèmes, d'après lesquels l'homme pouvait juger de la personnalité et du bon goût de la femme courtisée. La qualité des poèmes qu'elle écrivait, sa calligraphie, le papier sur lequel les poèmes étaient inscrits, le parfum du papier, étaient autant d'indices pour encourager ou décourager le soupirant. Une femme était également appréciée pour ses talents de peintre et de musicienne.

De toute évidence, c'est ce raffinement des sens et des sentiments dans le *Genji monogatari* qui a enchanté Yourcenar. A la question posée par Matthieu Galey — «Qu'est-ce qui vous avait particulièrement attirée dans ce roman japonais?» — Yourcenar répond:

C'est un des plus riches que je connaisse, par la complexité des personnages féminins, et l'extraordinaire subtilité du personnage du prince Genji, dans ses rapports avec ses différentes femmes, dans son sens de la variété de ces personnes, de la variété de ses sentiments pour elles, et de nouveau nous tombons tantôt dans l'amour-compassion, tantôt dans l'amour-sympathie, tantôt dans l'amour-jeu, de très grand style, *d'une civilisation qui y surajoute tous les arts autres que ceux du lit, la poésie, la peinture, la calligraphie, les mélanges de parfums*, et aussi le contact avec l'invisible (p. 109-110; c'est moi qui souligne).

Un peu avant, Yourcenar a également parlé de l'amour-charité, dont on ne voit guère d'exemple dans la littérature, selon elle, sauf chez le prince Genji «accordant ses faveurs de Don Juan adulé par toutes les femmes à la princesse laide au nez rouge.» (p. 74) Il s'agit d'une princesse de sang avec qui Genji a eu une liaison très passagère et qui s'obstine à vivre très pauvrement dans une maison dilapidée qu'elle refuse de vendre parce que c'était la maison de son père. Bien qu'elle soit laide, bizarre et excessivement timide, Genji fait d'abord réparer sa maison, l'installe ensuite dans sa résidence secondaire à Nijo afin qu'elle puisse vivre en confort et sécurité. Bien qu'il ne ressente aucune attirance physique pour la princesse, sa fidélité stoïque à la mémoire de son père et à la mode de vie ancienne lui inspire du respect.

Etant donné sa sensibilité aux divers genres d'amour dépeints dans le *Genji monogatari* — amour-charité dans le cas de la princesse laide au nez rouge, amour-sympathie dans le cas de la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent —

n'est-il pas quelque peu surprenant que Yourcenar ait choisi encore une fois d'évoquer un amour-passion dans sa nouvelle? Elle nous explique d'ailleurs dans *Les Yeux ouverts* que d'après elle, il existe une très grande différence entre l'amour et la passion:

La plupart des gens ne voient pas de différence, la passion étant simplement pour eux un degré plus fort de l'amour. Dans un langage plus précis, on pourrait dire que les deux sentiments sont presque à l'opposé l'un de l'autre. Dans la passion, il y a le désir de se satisfaire, de s'assouvir, quelquefois de diriger, de dominer un autre être. Dans l'amour, au contraire, il y a abnégation [...]. [L]a passion est plutôt de l'ordre de l'agressivité que de l'abnégation (p. 92-93).

Elle cite ensuite l'amour de Juliette Drouet pour Victor Hugo («l'humble servante du grand homme») comme le parfait exemple d'un amour-abnégation, qu'on trouve beaucoup plus souvent chez les femmes que chez les hommes.

Pourrait-on parler d'amour-abnégation dans le cas de la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent, telle qu'elle est présentée par Yourcenar? Certes, l'amour qu'elle porte pour Genji ressemble à de l'amour-abnégation, puisqu'elle l'aime humblement depuis dix-huit ans et le servira jusqu'à sa mort. Pourtant, ses actions seraient inspirées plutôt par la passion que par l'amour, selon la définition de Yourcenar: «Dans la passion, il y a le désir de se satisfaire, de s'assouvir, quelquefois de diriger, de dominer un autre être.» En refusant de laisser seul son mari, la Dame l'empêche en fait de réaliser son vœu le plus cher qui est aussi l'idéal bouddhiste: la renonciation complète du monde et la rupture de tous les liens affectifs qui nous rattachent au monde et qui nous détournent de la préparation spirituelle pour les vies à venir. En ne respectant pas la volonté de Genji, la Dame s'impose en fait comme obstacle sur le chemin de son salut.

A un moment donné dans *Les Yeux ouverts*, Yourcenar commente directement son personnage. A l'observation faite par Matthieu Galey que «l'amour, dans le roman français, est toujours un amour malheureux,» Yourcenar répond: «Oui, et par la force des choses, d'abord parce que c'est presque toujours un amour de vanité.» Elle raconte ensuite un incident concernant la nouvelle «Le Dernier amour du prince Genji.» Lorsqu'une revue féministe, *F. Magazine*, a republié ce texte, Yourcenar a écrit à l'éditrice en lui disant: «Je m'étonne un peu que vous ayez



présenté à vos lectrices cette femme si dévouée, si tendre, si humble. Elles ont dû être choquées.» La réponse qu'elle a reçue lui affirmait au contraire que c'était une excellente leçon pour les femmes: «Ne soyez pas trop dévouées: voilà ce qui arrive quand on se dévoue à un homme!» Yourcenar nous livre ensuite sa propre opinion du personnage:

Moi, pourtant, je trouve la dame du village-des-fleurs-qui-tombent [...] un personnage exemplaire. Il est vrai qu'elle souffre quand elle s'aperçoit que le prince a oublié leurs premières amours, à son lit de mort. Evidemment, c'est pénible. Mais enfin elle est revenue à lui, elle l'a aidé à mourir. Elle a donc parfaitement rempli ce rôle d'amante pour lequel elle était faite, et tout est dans l'ordre. Qu'il se souvienne ou pas de leurs lointaines premières amours est sans importance (p. 75-76).

Cette remarque me laisse perplexe. Lorsque Yourcenar constate que l'amour dans le roman français est toujours un amour malheureux parce que c'est presque toujours un amour de vanité, il me semble entendre que si l'amour n'était pas vaniteux, il ne serait pas malheureux. Or, cela est vrai dans le cas du personnage de la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent chez Murasaki Shikibu. Dans le roman japonais, la Dame n'est pas un personnage malheureux précisément parce qu'elle n'a pas de vanité, qu'elle est contente dans son rôle d'épouse secondaire, qu'elle est toujours prête à rendre service aux autres sans exiger quoi que ce soit pour elle-même. En récompense de cette abnégation, elle est aimée (d'un amour-sympathie) de Genji et honorée de Yugiri, le fils de Genji. Par contre, dans la nouvelle de Yourcenar, la Dame est incontestablement un personnage malheureux. Je ne comprends donc pas pourquoi Yourcenar la cite comme si c'était un contre-exemple à l'amour malheureux typique des romans français.

Pour conclure, il me faut dire que Yourcenar n'a pas bien réussi son projet de «faire rêver à ce qu'eût été cet épilogue si Mourasaki elle-même l'avait composé.» La personnalité et le comportement agressifs de son héroïne se contrastent avec la retenue et l'effacement du même personnage chez Murasaki Shikibu. Les rôles masculin et féminin sont renversés dans le texte de Yourcenar, l'homme étant séduit à deux reprises par une femme entreprenante et débrouillarde. L'amour-sympathie dépeint par la romancière japonaise est redevenu l'amour-passion sous la plume de l'écrivaine française. Malgré son appréciation de la grande diversité de

l'amour chez Murasaki Shikibu — et cette appréciation n'est peut-être venue que plus tard dans sa vie<sup>9</sup> — Yourcenar semble avoir été toujours emprisonnée dans le concept et dans la présentation occidentaux de l'amour, à l'époque où elle a rédigé «Le Dernier amour du prince Genji.»

## Notes

<sup>1</sup>Une version orale de cette étude a été présentée au congrès de l'Association des professeurs de français des universités et collèges canadiens à l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard (Charlottetown) le 24 mai 1992.

<sup>2</sup>Murasaki Shikibu (~973 – 1014) vécut à l'époque de Heian (794 – 1185) qui vit l'éclosion des arts et de la littérature classiques japonais. Ce fut une dame de cour fort érudite, chargée de l'éducation de la jeune impératrice Sho-shi. Elle est surtout connue pour son chef-d'œuvre, le *Genji monogatari*, écrit entre ~999 et 1004. Beaucoup de critiques considèrent cette œuvre comme le premier grand roman du monde.

<sup>3</sup>Cette nouvelle a paru pour la première fois dans *La Revue européenne* en 1937; elle a été reprise dans le recueil *Nouvelles orientales* l'année suivante.

<sup>4</sup>Se déroulant sur une période de 75 années et présentant plus de 500 personnages, le *Genji monogatari* raconte les aventures (surtout amoureuses) du prince Genji (et après sa mort, celles de son fils) à la cour de Heian au X<sup>e</sup> siècle. Irrésistible à toutes les femmes, le prince Genji est une sorte de Don Juan japonais qui réunit en lui toute la beauté et toutes les vertus masculines. Cependant, c'est un Don Juan responsable! Au lieu d'abandonner les femmes qu'il a séduites, Genji continue à les fréquenter et à s'en occuper, ce qui est possible dans la société polygame de l'époque.

<sup>5</sup>C'est ainsi que Waley l'appelle: «The Lady at the Village of Falling Flowers.» Seidensticker, par contre, la baptise «The Lady of the Orange Blossoms;» Sieffert, «la dame du séjour où fleurs au vent se dispersent.» Sieffert nous explique ce problème des noms: «aucun des dizaines de personnages [principaux] n'est jamais désigné par un nom qui lui soit propre, mais par son titre ou la fonction qu'il exerce pour l'heure, ou le lieu qu'il habite, ou encore par une allusion à quelque poème improvisé par lui dans une circonstance mémorable: le Conseiller, le Général, le Ministre, le Sire de la Sixième Avenue, la dame du Clos au Prunier, la dame 'du séjour où fleurs au vent se dispersent,' etc.» (*Le Dit du Genji*, p. 26). Le problème est aggravé par le fait que l'appellation d'un personnage change avec les promotions et les déménagements, «si bien que très tôt les commentateurs avaient pris le parti [...] d'attribuer arbitrairement [...] des surnoms aux principaux personnages» (p. 26-27).

<sup>6</sup>Voici la traduction de René Sieffert: «Les années passaient sans qu'il y eût entre eux la moindre mésentente, et leur accord était devenue une douce habitude. A présent il ne montrait certes plus guère d'empressement à la serrer de près. Une grande intimité s'était établie entre eux, fondée sur des liens d'une qualité rare entre époux» (p. 663).

<sup>7</sup>«A présent, il n'entretenait plus avec la dame que des relations de pure amitié et pour la nuit, ils se retiraient chacun de son côté. Comment et quand avaient-ils commencé à prendre ainsi leurs distances? se demanda-t-il [...]. Lui cédant l'alcôve, elle fit tendre ses rideaux à l'écart et s'y retira. Elle paraissait avoir rejeté comme d'une inconvenance l'idée même de rester à ses côtés, aussi se garda-t-il d'insister» (Sieffert, p. 702-703).

<sup>8</sup>Cet épisode a lieu dans le chapitre 7 du roman.

<sup>9</sup>Les entretiens avec Matthieu Galey ont eu lieu plusieurs décennies après la rédaction du «Dernier amour du prince Genji.»

### Références

Murasaki Shikibu. *Le Dit du Genji*. Tr. René Sieffert. Paris: Publications Orientalistes de France, 1978.

— *The Tale of Genji*. Tr. Arthur Waley. New York: The Modern Library, 1960.

— *The Tale of Genji*. Tr. Edward G. Seidensticker. New York: Alfred A. Knopf, 1981.

Yourcenar, Marguerite. *Nouvelles orientales*. Paris: Gallimard (L'Imaginaire), 1978.

— *Les Yeux ouverts*. (Entretiens avec Matthieu Galey). Paris: Editions du Centurion, 1980.